

phénomènes étudiés en relation directe avec les états précédents de la langue, pour arriver, chaque fois que possible, à ses sources latines » (II, p. 5). En ce sens, *La vitalité de la langue roumaine* (II, pp. 95–99) est une démonstration magistrale car, même aux cas où le roumain est utilisé comme langue allogène, en dépit des emprunts, il « conserve intacte la flexion, les traits grammaticaux ainsi que la partie fondamentale du vocabulaire, celle héritée du latin » (II, p. 96). « La grammaire des parlers roumains de l'extérieur du pays est forte, inaltérée, unitaire et s'identifie à la grammaire de la langue commune. Les influences n'ont nullement altéré la morphologie de notre langue » (II, p. 99). C'est l'opinion d'un maître de l'histoire de la langue roumaine basée sur des arguments fournis par la structure même de la langue: « les oppositions grammaticales du roumain sont exprimées par la grand nombre de marques positives, ce qui confère une résistance certaine à la grammaire dans les conditions du bilinguisme ». Cela doit être compris comme une preuve de vitalité des tendances originaires latines, de la capacité d'assimilation des éléments non-latins.

Zamfira Mihail

Gottfried SCHRAMM, *Slawisch im Gottesdienst. Kirchenwortschatz und neue Schriftsprachen auf dem Weg zu einem christlichen Südosteuropa, Südosteuropäische Arbeiten 129* (herausgegeben von Edgar Hösch und Konrad Clewing), R. Oldenbourg Verlag München, 2007, 207 p.

L'*Introduction* (p. 9–13) nous offre les éclaircissements de l'auteur concernant le sujet choisi – l'activité des frères Cyrille et Méthode et la christianisation des Slaves. Elle nous renseigne aussi de la méthode utilisée, celle de l'historien de la langue qui examine les réalités byzantines et slaves en essayant de tirer des conclusions historiques de l'étude de l'emprunt lexical et du contact des langues.

Une place importante est accordée aux contacts que les Slaves, avant leur christianisation, ont eus avec les chrétiens. G. Schramm délimite quatre régions où les contacts ont conduit aux emprunts formant la première couche de termes chrétiens en slave. Parmi ces régions, le Sud-est européen est considéré la zone des plus intenses rapports. Dans le cadre de la christianisation du Sud-est européen le problème essentiel serait, selon G. Schramm, de fixer les aires où les ancêtres des Albanais et ceux des Roumains, peuples chrétiens anciens, se trouvaient à l'époque des migrations des populations païennes, surtout pendant la migration slave (commencée aux VIe–VIIe siècles). C'est le moment pour l'auteur de reprendre son hypothèse¹, selon laquelle, aux VIe–IXe siècles, les ancêtres des Albanais et des Roumains occupaient, dans une étroite symbiose, la même unique région montagneuse, située entre la Bulgarie et la Serbie d'aujourd'hui².

¹ Adepte de la théorie de G. Weigand, selon laquelle les Albanais et les Roumains vivaient au sud du Danube en relations très étroites sur un espace bien limité. G. Schramm a publié en 1994 le livre *Anfänge des albanischen Christentums. Die frühe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen*, dont il expose maintenant les conclusions pour s'en servir comme fondement du présent échafaudage. Sur les nombreuses affirmations que nous considérons pas suffisamment argumentées dans l'ouvrage de 1994 nous nous ne permettons de mentionner notre discussion *Les débuts de la christianisation des Albanais. À propos du livre de Gottfried Schramm, Anfänge des albanischen Christentums. Die frühe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen*, publiée en RESEE XXXIII (1995) 3–4, p. 315–321.

² Il nous semble qu'une explication était nécessaire concernant les causes et les conditions qui auraient pu provoquer un resserrement des deux populations à la veille de l'arrivée des Slaves. Nous sommes en présence d'un nouvel ouvrage essayant de localiser à tout prix, dans la basse antiquité, une petite zone – en dehors de leurs pays actuels – où les Albanais et les Roumains se seraient mêlés. En effet, les linguistes mentionnent une aire aigüe, formée pourtant après la descente des Slaves dans la Péninsule Balkanique et après la configuration des espaces habités par les Bulgares et les Serbes, où se trouve, aujourd'hui encore, une *branche* de la population romanisée (l'albanais, dont il n'y a pas de traces, n'y est pas signalé); voir là-dessus Al. Rosetti, *Istoria limbii române I. De la origini*

L'auteur nous fait aussi savoir qu'il a accordé cette attention spéciale aux couches chronologiques des termes chrétiens empruntés par les Slaves par voie populaire. afin de pouvoir établir toutes les directions de l'influence et de tirer – de la présence ou de l'absence d'un mot ou d'une série de mots – des conclusions sur les mouvements des populations. Cette démarche nous semble particulièrement intéressante et en ce qui suit nous nous proposons de s'arrêter sur quelques situations. Dans le deuxième chapitre (*Ausstrahlungen einer innerbalkanischen Christenheit*)³, sont discutés *църкy, кѣмотръ, котъкати, проповѣдати*, sb. *pogan*, bulg. *poganec* et les noms pour la notion de «filleul», termes expliqués par G. Schramm comme provenant du latin par le truchement de la langue des Besses, qui, à son avis, sont les futurs Albanais⁴.

G. Schramm se hâte d'expliquer, par exemple, l'absence dans les langues slaves des termes *ecclesia* ou *basilica* (termes très fréquents avant le Ve siècle dans le Sud-est européen) par le fait que la destruction des bâtiments de culte au long des migrations (slaves aussi) aurait causé la perte de leur nom; d'ici, il découlerait l'impossibilité que les Slaves apprennent *ecclesia* ou *basilica* (p. 21–23); il faut se demander alors comment expliquer la continuation de ces termes latins en albanais (*qishë*) et en roumain (*biserică*)⁵? Le manque de ces deux mots en slave est réel, mais il ne peut pas être tiré au clair de cette manière. Malgré le fait que l'albanais ait emprunté au latin *ecclesia*, G. Schramm affirme que c'est au *besse* (l'ancien albanais dans son interprétation) que le slave aurait emprunté *църкy* «église», le mot *besse* continuant le terme latin non attesté **kirika*. Les contributions antérieures sur l'étymologie allemande du terme slave (surtout celles de P. Skok)⁶ ne sont pas commentées, pas même pour être rejetés avec des arguments.

până la începutul secolului al XVII-lea, édition définitive, București, 1986, p. 201 (avec une riche bibliographie, dont il faut mentionner surtout N. van Wijk, *Taalkundige en historische Gegevens betreffende et oudste Betrekkingen tussen Serven en Bulgaren*, Amsterdam, 1923 et Id., en «Le monde slave», XIV (1937, t. IV).

³ Vu la complexité (qui dépasse, d'ailleurs notre compétence) des sujets abordés dans les autres chapitres, il faut nous contenter de les passer tout simplement en revue: les Slaves en Frioul et en Carinthie et les commencements de l'emploi du slave comme langue liturgique (III-ème chapitre), le modèle géorgien et celui arménien de l'alphabet glagolitique (IV-ème chapitre), la diffusion du slave comme langue des écrits saints en Europe, au nord et à l'est, à l'ouest et dans les Balkans (Vème chapitre), l'histoire des deux alphabets slaves (glagolitique et cyrillique, VIème chapitre), la géographie européenne des langues utilisées dans la célébration de l'office divin (VIIème chapitre).

⁴ Dans le livre mentionné dans la note 1, G. Schramm s'est efforcé de démontrer la survivance des Besses dans la basse antiquité et la continuation de leur langue par l'albanais. La survivance de cette langue balkanique antique est supposée due à la christianisation réalisée par Nicetas de Remesiana, considéré par Schramm d'origine besse et, à l'instar de l'évêque Ulfila (le traducteur en gotique des écrits saints) traducteur en *besse* des écrits chrétiens. La construction hypothétique du livre paru en 1994 (aucune preuve n'est pas convaincante à la faveur de l'origine et de l'activité de traducteur de Niceta, ainsi que de la possibilité que le *besse* fût encore parlé à l'époque des migrations, ou du souvenir chez les Albanais de cette longue tradition de l'écriture dans leur propre langue et de leur supériorité culturelle envers les ancêtres des Roumains et puis envers les Slaves) devient en 2007 la prémisse d'une nouvelle démonstration, comme si tout était indubitable.

⁵ On peut observer que les deux langues continuent des termes différents. Il est regrettable que l'importante étude de P. Aebischer (*Basilica, Ecclesia, Ecclesia. Études de stratigraphie linguistique*, en «Revue de linguistique romane», Paris, XXVII (1963), p. 119–164), qui offre un très riche matériel et des données sur la chronologie et la situation de toutes les langues romanes (le roumain y compris) et de l'albanais, soit ignorée par G. Schramm.

⁶ Voir la démonstration soutenant l'origine allemande du terme slave dans *Etimologičeskij slovar slavjanskich jazykov*, sous la rédaction de O. N. Trubacev, tome 3, Moskva, 1976, p. 198–199 (avec bibliographie); voir aussi V. Kiparsky, *Die gemeinlavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*, «Annales Academiae Scientiarum Fennicae», Ser. B, t. 32, Helsinki, 1934, V. Machek, *Etimologický slovník jazyka českého. Druhé, opravené a doplněné vydání*, Praha, 1968.

Cette chaîne de suppositions, de formes reconstruites – qui n'ont aucun correspondant en albanais et aucune trace dans l'histoire de cette langue – est continuée d'une manière imprévue par l'affirmation tranchante que les Besses formaient une île de chrétienté intacte (*eine intakte Christenheit*). Ce sont les Besses qui auraient pu sauver les ancêtres des Roumains, chrétiens eux aussi (sur leur christianisation l'auteur ne nous dit rien) et agriculteurs, en consolidant leur foi et en leur enseignant l'élevage du menu bétail, pratiqué en mouvement permanent auquel participait toute la famille, ou tout le clan – avec le mot de Schramm (p. 24, 25). En affirmant à plusieurs reprises la supériorité culturelle et religieuse des ancêtres des Albanais sur ceux des Roumains, l'auteur tâche de soutenir l'exclusivité des contacts entre les Besses (les futurs Albanais) et les Slaves et le manque des relations de bonne heure entre les Slaves et les Roumains. Nous sommes d'avis que la discussion sur la chronologie des premiers emprunts que le slave a faits aux langues voisines dans le Sud-est européen ne doit pas négliger la chronologie de la direction inverse, c'est-à-dire de l'influence du slave sur les idiomes qui l'entouraient. L'assertion que c'est l'albanais la langue à laquelle le slave est redevable de ses premiers emprunts du lexique chrétien aurait plus de chance d'être vraie si on pouvait prouver que les emprunts slaves en albanais sont, à leur tour, les plus anciens de la zone et, donc, antérieurs à ceux entrés en roumain; les recherches faites jusque'à présent n'ont pas révélé ce fait, mais au contraire: l'influence slave sur l'albanais est moins intense et s'est passé plus tard que celle sur le roumain, puisque le territoire habité par les Albanais n'est pas entré en contact avec les Slaves qu'après le territoire occupé par les Roumains. L'influence du slave ancien sur le roumain et l'albanais est justement une preuve que le roumain et l'albanais ne se trouvaient pas dans le même espace, le roumain, situé au nord du Danube, venant plus tôt en contact avec les Slaves que l'albanais⁷.

En ce qui concerne les rapports entre le roumain, l'albanais et les langues slaves de sud, le présent volume n'est qu'une continuation de celui publié en 1994 sur les rapports du roumain avec l'albanais, sans le moindre souci de la part de l'auteur d'apporter des arguments convaincants pour ses affirmations. Il s'agit de nouveau d'un livre construit des hypothèses prises comme démontrées, des suppositions forcées et des omissions des faits de l'histoire réelle, laissant de côté les résultats des recherches de spécialité sur l'albanais et sur le roumain. G. Schramm examine les faits comme si personne ne l'avait fait jusqu'à lui et comme s'il n'y avait aucun résultat dans le domaine abordé.

Cătălina Vătășescu

The Other Europe in the Middle Ages. Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans, edited by Florin CURTA with the assistance of Roman KOVALEV, Leiden-Boston. Brill, 2008 (East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450–1450, vol. 2), 492 p.

Depuis quelques années, l'on constate un regain d'intérêt dans les milieux académiques occidentaux pour cette « autre Europe », reflet d'une curiosité légitime se pliant à la nouvelle carte politique du vieux continent. L'attrait est sans doute mutuel, car les Est-européens se sont également dirigés, munis de rêves et de nostalgies, vers un Occident qu'ils n'avaient connu que de manière inégale et par intermittence. Ce croisement de regards et d'appétits justifie la nouvelle collection *East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450–1450*, inaugurée en 2006, à la prestigieuse Maison d'éditions Brill, par Florin Curta, professeur d'histoire médiévale et archéologie à l'Université de Floride.

Auteur de deux importantes synthèses récentes sur l'Europe de l'Est au Moyen Âge. *The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, c. 500–700 A.D.* (Cambridge, 2001), le prix Herbert Baxter Adams de l'American Historical Association, et *Southeastern Europe in the Middle Ages, ca. 500–1250* (Cambridge, 2006), et éditeur d'*East Central and Eastern Europe in the Early Middle Ages* (Ann Arbor, 2005) et de *Borders, Barriers, and Ethnogenesis. Frontiers in Late Antiquity and the Middle Ages* (Brepols, 2005), F. Curta a réuni, dans

⁷ Voir, par exemple, les conclusions de Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucarest, 1986, p. 265 et suiv., avec bibliographie.